

« DE-PEINDRE » LA REVOLUTION GRENADIENNE : TRAUMA(S), CENSURE(S), LIBERATION(S)

Frédéric Lefrançois, Université des Antilles

[Communication présentée le 27/04/17 : Journée d'études « Révolution, dictature, résistance dans le monde américano-caribéen »]

« La main de l'histoire, c'est la main de l'homme. »¹

Frantz FANON

Située au nord de Trinidad et Tobago, l'île de la Grenade fait partie de ces nations caribéennes aujourd'hui indépendantes dont l'histoire révolutionnaire a été singulièrement marquée par la colonisation, l'esclavage, et plus récemment, par l'interventionnisme américain, au même titre que l'emblématique Cuba. En fait, les deux révolutions sont idéologiquement et historiquement liées, mais connaîtront des heurs divers. Certes, il est vrai qu'à l'instar de Cuba, la Grenade – en espagnol, *la Granada* – possède un passé colonial indélébile, qui a lourdement impacté sur la conscience politique et esthétique de son peuple, mais l'histoire retiendra surtout d'elle le souvenir d'une révolution avortée. A plus d'un titre, l'intériorisation de ce trauma, et la résilience qui en découle, représentent des composantes essentielles du legs historique participant à la formation de son identité culturelle. De fait, celle-ci s'est exprimée au cours des siècles, sous des modes divers, par le biais des arts et de la littérature, suivant une logique d'extériorisation et d'esthétisation de la *blès* originelle. Comment donc passer sous silence – autrement dit, *censurer*, – la violence, et la gravité de l'épisode d'occupation militaire américaine, qui fit suite, en 1983, à l'assassinat du premier ministre grenadien Maurice Bishop, au profit d'enjeux géopolitiques dits « supérieurs » ? Chassez le refoulé, il reviendra toujours au galop. Telle est la leçon retenue par les artistes-historiens grenadiens qui se sont penchés sur la question, et dont nous tâcherons d'élucider la portée du travail, aussi bien sur plan plastique, esthétique que politique.

1. DU TRAUMATISME AU REFOULEMENT : LA REVOLTE DE 1795

L'île de la Grenade, réputée pour son économie touristique, son splendide littoral et ses épices, n'a pas toujours été conforme à l'idyllique carte postale des Antilles. Son histoire porte en effet la marque de multiples résistances contre les régimes totalitaires². La première révolte importante, datant de 1795, est souvent passée sous silence, alors qu'elle aurait tout à fait pu suivre l'exemple victorieux d'Haïti. Cette première tentative, infructueuse, de renverser un gouvernement esclavagiste pour le remplacer par un régime révolutionnaire nous mènera à considérer le rôle de l'intériorisation des traumatismes, et du refoulement, dans l'économie psychique des peuples dominés. Nous défendrons l'hypothèse que de tels processus contribuent à enfermer l'imaginaire collectif dans des schèmes entravant la formation d'une conscience politique libre.

L'insurrection de 1795 est née d'une coalition entre des libres de couleur, une majorité d'esclaves et un groupe de colons français en lien avec les insurgés de la Guadeloupe menés par Victor Hugues. Pour comprendre leurs motivations, il convient de replacer les événements dans leur contexte, c'est-à-dire dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Engagée depuis 1756 aux côtés de l'Espagne dans une guerre de sept ans contre l'Angleterre, la France se voit contrainte, en 1763, de capituler face à l'Angleterre. Le traité de Paris l'oblige à céder toutes les possessions coloniales qu'elle avait ravies à l'Angleterre, ainsi que d'autres colonies des Amériques historiquement françaises³. De fait, la Grenade revient à la Grande-Bretagne.

¹ Frantz Fanon, *Pour la révolution africaine. Ecrits politiques*, Paris, La Découverte, 2006, p. 189.

² Voir à ce sujet l'ouvrage de George Brizan, *Grenada, island of conflict: from Amerindians to people's revolution, 1498-1979*, Zed Books, 1984.

³ Voir Thomas Kitchin, *The Present State of the West-Indies: Containing an Accurate Description of What Parts Are Possessed by the Several Powers in Europe*, publié par R. Baldwin, Londres, 1778. Le traité de Paris signé en 1763 marque la fin de la Guerre des Sept Ans par la victoire de l'Angleterre sur la France et l'Espagne. Il modifia en profondeur la carte géopolitique des Amériques car la France dut céder à la Grande-Bretagne plusieurs possessions de grande valeur : le Canada, la Dominique, la Grenade, Saint-Vincent et les Grenadines, Tobago et la moitié orientale de la Louisiane française. Elle ne conserva que la Martinique et la Guadeloupe, Sainte-Lucie, et Saint-Domingue qui fut finalement perdue à l'issue de la révolution haïtienne.

Ce changement de statut pose de sérieux problèmes de cohabitation entre les anglais et les français, qui sont en grande partie le fait de l'administration coloniale britannique. L'appartenance religieuse, par exemple, est utilisée comme critère discriminatoire à l'égard des blancs et libres de couleur français. En vertu de ce principe, la bourgeoisie d'origine anglaise, protestante, jouit de tous les privilèges sociaux et économiques, tandis que les français se voient interdire l'accès à certains postes. Certains sont même expropriés. Pour les libres de couleur, numériquement majoritaires, s'ajoute à ce lot d'injustices la privation des droits reconnus aux blancs. Ainsi, depuis que la nouvelle de la révolution haïtienne a touché les rives grenadiennes, le sentiment antibritannique ne cesse d'alimenter des projets de rébellion. Ceux-ci finissent par s'organiser en plans de révolte poursuivant le même dessein : « faire de la Grenade une république noire, juste comme Haïti. »⁴ Pour ce faire, il faut chasser les britanniques, restituer l'île à la France et abolir l'esclavage.

Le passage à l'acte se concrétise par l'action décisive de Julien Fédon, propriétaire de l'habitation Belvédère, située dans la paroisse de St John. Fils d'un bijoutier bordelais et d'une esclave affranchie, ce métis originaire de la Martinique s'était installé dans l'île avec sa famille depuis plusieurs décennies. Bien que faisant partie de la bourgeoisie de couleur locale, Fédon n'avait jamais digéré l'humiliation de se voir refuser la pleine jouissance des droits civiques accordés aux blancs. La Convention a aboli l'esclavage. « Liberté, égalité, fraternité » : la devise républicaine s'applique déjà en Guadeloupe, mais quid de la Grenade ? N'en pouvant plus d'attendre, il réunit dans la nuit du 2 mars 1795 une faction armée constituée de libres de couleur, de quelques français blancs et d'une centaine d'esclaves, puis lance une attaque coordonnée contre les villes de Gouyave et Grenville⁵. L'effet de surprise joue en sa faveur. L'opération est couronnée de succès et ouvre la voie à d'autres victoires. En peu de temps, l'ensemble du territoire passe aux mains des insurgés, à l'exception de St George's, capitale et siège du gouvernement, qui résiste fièrement aux attaques de la coalition. Fédon entre alors en contact avec le gouvernement révolutionnaire implanté en Guadeloupe, et se voit attribuer sur ordre de Victor Hugues le titre de chef des armées grenadiennes. Mais Hugues envoie aussi en renfort un corps expéditionnaire dirigé par Charles Nogues – le beau-frère de Fédon –, affecté au rôle d'aide de camp.

Fort de quatorze mille esclaves fraîchement libérés – soit la moitié de la population servile de l'île –, le contingent des insurgés contrôle la quasi-totalité du territoire mais ne parvient pas à transformer son avantage numérique en victoire. Les obstacles psychologiques et organisationnels y sont pour beaucoup. Il faut savoir que Fédon, homme au tempérament modéré, était avant l'ouverture du conflit lui-même propriétaire d'esclaves. Edward Cox laisse entendre qu'il s'assimile davantage à la classe des planteurs qu'à celle des noirs, et n'aspire, en son for intérieur, qu'à une seule chose : devenir en tous points l'égal des blancs⁶. D'autres historiens, le qualifiant d'opportuniste, avancent qu'il agit plus par frustration personnelle que par conviction idéologique⁷. Cette thèse prend le contrepied de l'argument avancé par Fédon lui-même quand il affirme vouloir suivre l'exemple de la révolution haïtienne.

L'hypothèse la plus probable est que cet homme à la conscience divisée essaie d'obtenir par la force ce qu'il ne peut avoir par le droit. S'agit-il d'opportunisme ? Il est vrai que les rares écrits nous étant parvenus à son sujet dressent le portrait d'un homme au caractère assez versatile⁸. Il ne possède toutefois ni l'expérience, ni la ruse, ni la stratégie de guerre d'un Toussaint Louverture. Aussi essaie-t-il, à plusieurs reprises, et sans succès, d'arracher la reddition des anglais occupant le

⁴ Propos rapportés de Julien Fédon. Voir Edward Cox, "Fédon's Rebellion 1795-96: Causes and Consequences", *The Journal of Negro History*, Spring 1982, vol. 67, n° 1.

⁵ La ville de Gouyave, située sur la côte occidentale de la Grenade est le chef-lieu de la paroisse de St John. A l'extrême opposé se trouve Grenville, chef-lieu de St Andrew, la plus grande paroisse de l'île. Grenville est également la seconde plus grande ville grenadienne, après St George's.

⁶ E. Cox, *ibidem*.

⁷ Hay, John, *Narrative of the Insurrection that Took Place in the Island of Grenada in 1795*, London, 1823, pp. 81-2.

⁸ Voir Curtis Jacobs, "The Fédon's of Grenada, 1763-1814", University of the West-Indies (Cave Hill), Grenada Conference, 2002, <http://www.open.uwi.edu/sites/default/files/bnccde/grenada/conference/papers/Jacobsc.html>

Fort St Georges par des choix tactiques assez peu conventionnels. Étonnamment, il laisse à l'adversaire le contrôle des mers, et donc l'opportunité de se ravitailler. Autant d'incohérences qui font tourner la *blietzkrieg* débutée en mars en guérilla sanglante. Celle-ci se prolonge inconsidérément et finit se désagréger au fil du temps.

Sans oublier les querelles internes, alimentée par des rivalités d'influence, qui opposent Nogues à Fédon. Nogues ne peut se résoudre à laisser la direction des opérations au général « mulâtre » sans lui donner quelques conseils, parfois justifiés, mais irritants. Nogues préconise de concentrer toutes les forces en une charge décisive contre le Fort St Georges, plutôt que de pousser les anglais à la capitulation par une série de petites attaques. Exaspéré, Fédon demande la relève de son second à Victor Hugues. Ce dernier, estimant que la victoire ne peut être obtenue sans la collaboration des deux hommes, tente de les réconcilier, mais en vain. Après maintes relances restées sans réponse, Hugues rappelle ses troupes et les insurgés grenadiens sont vaincus en juin 1796 par l'alliance germano-britannique dirigée par le général Abercrombie. La répression est brutale, et la Grenade est rétrocédée une fois de plus à la Grande-Bretagne.

Cette première révolte inspirée des principes de la Révolution française, aurait bien pu faire écho à la victoire haïtienne si quelques dissensions internes fondées sur un complexe de race et de classe n'avaient eu raison de l'unité politique du camp des rebelles. Il importe de souligner, à ce propos, que des facteurs psychologiques, ethniques et politiques ont certainement présidé au sort réservé à la mémoire de Fédon. Une fois emparés du pouvoir, les Britanniques se sont rapidement employés à effacer le souvenir de cet homme, ou d'en ternir l'image⁹. Le sort qui échet à Julien Fédon après sa défaite reste à ce jour inconnu. Il semble, en tout cas, ne jamais avoir été capturé, ou exécuté. La mémoire historique associée à son patronyme semble avoir été vouée aux gémonies par le pouvoir colonial britannique. Hormis quelques rapports consignés par les autorités ecclésiastiques de l'époque¹⁰, et rassemblées grâce au travail minutieux de quelques historiens, rares sont les traces de sa vie qui ont pu échapper à la censure. Seul un portrait anonyme sur papier, rapidement composé à l'aquarelle et à l'encre, permet de mettre un visage sur un nom¹¹. Aujourd'hui conservée dans les archives nationales de la Grenade, cette œuvre d'art rappelle par la vivacité de son trait, le romantisme héroïque du rebelle entravé dans sa marche vers la libération par l'ombre du Maître, père symbolique de la colonie.

2. DE LA REVOLUTION AVORTEE A L'AUTOCENSURE ASSISTEE

Cent quatre-vingt ans plus tard, des rivalités intestines eurent également raison de l'élan révolutionnaire à la Grenade. Cette fois-ci, deux compatriotes aux idéologies opposées se disputèrent le pouvoir : Eric Gairy et Maurice Bishop. Gairy, qui était né dans une famille noire paysanne, eut l'aplomb de s'opposer ouvertement aux autorités en place, dont il fustigeait la complicité avec le colonialisme. Grâce à son attitude défiante et son discours populiste, il s'attira les bonnes grâces des petites gens qui le portèrent au pouvoir lors des élections de 1974. Maurice Bishop, né en 1940 à Aruba, était arrivé à la Grenade avec ses parents à l'âge de 6 ans. Contrairement à son opposant qui avait suivi une scolarité publique, Bishop avait profité d'un cursus prestigieux dans un établissement privé, de confession catholique, avant de se destiner à une carrière d'avocat. Mais l'attrait du communisme révolutionnaire eut vite fait de le convertir au matérialisme dialectique de Marx, à l'exemple du régime castriste.

C'est dans ce terreau idéologique que naît le New Jewel Movement (NJM) en 1972. Cette organisation populaire s'était donnée pour mission de combattre le Grenada United Labour Party (GULP) du Premier Ministre Eric Gairy, et de faire contrepoids à l'affairisme montant du Grenada National Party (GNP). Les accointances du GULP et du GNP avec les lobbies et le gouvernement

⁹ Voir D.G. Garraway, *A Short Account of the Insurrection of 1795-96, St. George's, Grenada*, 1877, p. 3.

¹⁰ Certaines informations se trouvent dans les minutes archivées dans les registres de l'église anglicane de St George's.

¹¹ Ce portrait de face au clair-obscur saisissant ne laisse aucun doute quant aux origines mixtes de Fédon. En l'état actuel, il demeure sans authentification ou datation officielles.

américains étaient un secret de polichinelle. La corruption s'étendait à tous les étages de l'appareil politique et administratif, au grand dam d'une population de plus en plus appauvrie. Bishop entendait mettre un terme à toutes ces pratiques et restaurer l'ordre public, ce qui, à l'évidence, faisait de lui l'ennemi juré du GULP. Le NJM devint donc un parti d'avant-garde suivant le modèle de la révolution cubaine et du système tanzanien appelé Ujaama¹².

En 1974, Bishop perdit les élections face à Eric Gairy. Ce dernier avait déjà mis en place un organe de coercition nommé le « Mongoose Squad », qui jouait également le rôle de garde rapprochée pour son leader. Le hasard faisant parfois mal les choses, le jour même de l'élection, cette milice aux allures de « tontons macoutes » abattit le père du challenger, Rupert Bishop, qui prenait la défense d'une pauvre femme injustement conduite au poste de police. Cet événement marqua durablement Bishop qui décida de prendre une revanche pacifique contre son opposant.

L'occasion lui en fut d'ailleurs donnée grâce à la collaboration de certains régimes socialistes caribéens. Dans le plus grand secret, les dirigeants du NJM se sont rapprochés des juntes militaires qui avaient épousé la cause révolutionnaire. Ce fut le cas avec le Guyana, qui fournit à Bishop les moyens de renverser le régime de Gairy. Le premier ministre socialiste guyanien de l'époque, Forbes Burnham, coopéra avec le NJM en accordant une formation militaire à une délégation de l'Armée de Libération Nationale grenadienne, qui se préparait à intervenir à la Grenade. Dans la nuit du 12 au 13 mars 1979, des membres de l'Armée de Libération Nationale (NLA) aux ordres du New Jewel Movement (NJM) exécutèrent un coup d'état contre le régime devenu plus en plus répressif d'Eric Gairy. Leur commando attaqua les infrastructures du gouvernement, captura le QG de la Grenada Defense Force à True Blue en l'incendiant, et prit le contrôle de Radio Grenada à Grand Anse. La liesse populaire s'extériorisa par des rassemblements de milliers de personnes dans les rues de la capitale. La révolution grenadienne était née.

Mais un mois plus tard, les Etats-Unis tentèrent de la déstabiliser par une menace de sanction économique, en excluant la Grenade des circuits touristiques américains. L'administration Reagan voyait d'un mauvais œil la coopération entre Cuba et la Grenade. Le passage suivant est extrait du fameux discours « In Nobody's Backyard »¹³ prononcé par Bishop le 13 avril 1979 sur Radio Free Grenada. Il commence par évoquer la cause du problème grenadien, en citant un passage de la lettre qui lui a été adressée par l'ambassadeur Francis Vincent Ortiz, lequel emploie tous les ressorts de la diplomatie pour dissuader Bishop de s'allier au régime de Fidel Castro :

Bien que mon gouvernement comprenne vos inquiétudes à propos des allégations d'un contre-coup d'état, il reste convaincu qu'il ne serait pas dans le meilleur intérêt de la Grenade de chercher l'assistance d'un pays tel que Cuba pour déjouer cette attaque. Nous considérerions avec déplaisir toute tendance de la Grenade à développer des liens étroits avec Cuba.¹⁴

Formulée avec l'élégance diplomatique d'usage, la mise en garde d'Ortiz fait l'impasse sur l'essentiel : la préparation effective d'une contre-révolution visant à renverser le régime de Bishop, suscitée par la construction d'une piste d'atterrissage longue de plusieurs kilomètres destinée à recevoir les flottes aériennes cubaines et soviétiques, en plein milieu de guerre froide. La réponse du Premier Ministre grenadien se fit d'autant plus cinglante qu'il savait la sécurité intérieure de son pays en danger. Les jours précédents avaient été en effet marqués par une subreptice tentative d'infiltration aérienne. Selon la rumeur, l'avion qui avait survolé la capitale à trop basse altitude était piloté par un sbire de Gary, supposément aux ordres des américains. Pareille menace n'était pas à prendre à la légère. Bishop fit donc preuve de fermeté pour contrecarrer l'interventionnisme

¹² En langue swahili ce concept signifie « famille étendue », « fraternité » ou encore « socialisme ». Il a été popularisé pendant la présidence de Julius Nyerere succédant à l'indépendance de la Tanzanie.

¹³ M. Bishop, *In nobody's backyard: Maurice Bishop's speeches, 1979-1983 : a memorial volume*, Zed Books, 1984.

¹⁴ Frank Ortiz, cité par M. Bishop in « In Nobody's Backyard », discours prononcé le 13 avril 1979 : *“Although my government recognizes your concerns over allegations of a possible counter coup, it also believes that it would not be in Grenada's best interest to seek assistance from a country such as Cuba to forestall such an attack. We would view with displeasure any tendency on the part of Grenada to develop closer ties with Cuba.”*

américain. Aussi invoque-t-il la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, et donc de pouvoir nouer des relations diplomatiques, économiques et coopératives au sein de la Caraïbe, dans cet extrait de discours qui fait date :

Aucun pays n'a le droit de nous dire ce que nous devons faire ou comment gérer notre nation, ou encore avec qui nous lier d'amitié. Nous ne sommes dans l'arrière-cour de personne, et nous ne sommes certainement pas à vendre. Bien que nous soyons pauvres et petits, nous sommes fiers et déterminés. [...] Nous préférierions donner nos vies plutôt que de compromettre, vendre, ou trahir notre souveraineté, notre indépendance, notre intégrité, notre virilité et le droit de notre peuple à l'autodétermination nationale et au progrès social.¹⁵

Après avoir combattu pendant six ans l'autoritarisme de Gairy déguisé en démocratie, le peuple grenadien, mené par l'Armée de Libération Nationale et le New Jewel Movement, avait réussi, sans verser une seule goutte de sang, à renverser le régime capitaliste de Gairy qui était l'allié des Etats-Unis. Mais depuis quatre ans, Gairy ne cessait de demander l'aide des Etats-Unis et du Royaume-Uni pour être reconduit au pouvoir. Une rumeur populaire s'amplifiait au sujet d'accords conclus entre Gairy et des mercenaires, ou agents, travaillant secrètement pour le compte des Etats-Unis. Ceux-ci auraient été engagés pour envahir la Grenade, opérer un second coup d'état et mettre fin à la « Révo ». Il n'était donc plus question, face à de telles manœuvres, de rester dans l'expectative comme le suggérait Frank Ortiz. Aussi Bishop décide-t-il de lever toute ambiguïté dans la réponse qu'il adresse au diplomate américain, par médias interposés :

Et nous rejetons entièrement l'argument de l'ambassadeur américain, selon lequel nous ne serions autorisés à demander aux Cubains de venir à notre secours qu'après avoir constaté le débarquement de mercenaires et le début d'hostilités. En toute franchise, et avec tout le respect dû, on peut difficilement trouver un argument plus ridicule. C'est comme demander à un homme d'attendre que sa maison finisse de brûler avant de partir s'acheter un extincteur. Non, nous voulons, autant que faire se peut, nous procurer l'extincteur avant le départ de feu ! Et si le gouvernement est prêt à nous offrir son appui, nous ne serions que trop heureux de l'accepter.¹⁶

En contexte de guerre froide, ces quelques mots suffisaient à réactiver le souvenir de la Baie des Cochons, et à enclencher le processus de déclaration des hostilités. Une mécanique irréversible se mit donc en place pour broyer les espoirs de la révolution grenadienne. D'abord, l'assassinat commandité de Bishop par un de ses propres partisans, en date du 19 octobre 1983. Le motif souvent allégué pour justifier cette trahison était que Benard Coard, le numéro deux du régime, souhaitait plus de visibilité au sein du gouvernement. Son geste aurait été motivé par un désir d'équité. Certes, il est vrai que Bishop exerçait alors quatre responsabilités ministérielles, et pas des moindres. Mais au vu de la charge de travail que cela représente, un tel cumul ne saurait s'expliquer par le simple fait de l'avidité. Conduire une révolution à travers une arène politique instable est un exercice périlleux qui rappelle, à bien des égards, la progression incertaine d'un équilibriste. Le moindre faux-pas peut être fatal. Comme Julien Fédon, suspicieux à l'égard de son second, Bishop devait lui aussi soupçonner son « fidèle » lieutenant de jouer un double jeu. Ainsi, plutôt que de déléguer son pouvoir et prendre le risque d'une dérive, il préférait assumer seul les tâches qu'il considérait critiques pour assurer la survie de la « Révo ». Six jours plus tard, prirent cette mise à mort comme prétexte et signal d'une intervention massive de son armée sur le sol grenadien. L'éditorialiste du magazine hebdomadaire socialiste *The Militant*, publié aux Etats-Unis, considère la tournure tragique des événements comme la conséquence de l'antagonisme entre les grands

¹⁵ M. Bishop, *ibidem*.

¹⁶ M. Bishop, *ibidem*. "And we reject entirely the argument of the American ambassador that we would only be entitled to call upon the Cubans to come to our assistance after mercenaries have landed and commenced the attack. Quite frankly, and with the greatest respect, a more ridiculous argument can hardly be imagined. It is like asking a man to wait until his house is burning down before he leaves to buy a fire extinguisher. No, we intend if possible to provide ourselves with the fire extinguisher before the fire starts! And if the government of Cuba is willing to offer us assistance, we would be more than happy to receive it."

blocs :

Au cours de la première invasion aérienne de ce type, depuis le Vietnam, près de 2 000 marines et rangers dévastèrent la minuscule île de la Grenade, le 25 octobre. Cette agression indécente et sans injustifiée révèle le degré de haine de la classe dirigeante états-unienne à l'égard de l'exemple posé par la Grenade en 1979, quand elle est devenue la première nation noire du monde à endosser une révolution socialiste.¹⁷

La version officielle médiatisée par le président Ronald Reagan met en avant le rôle protecteur et émancipateur des Etats-Unis, volant au secours d'étudiants américains en péril, et des grenadiens privés de démocratie :

Le dimanche 23 octobre, les Etats-Unis ont reçu une requête urgente, formelle, émanant de cinq états-membres de l'Organisation des Etats de la Caraïbe Orientale pour être assistés dans un effort collectif visant à restaurer l'ordre et la démocratie sur l'île de la Grenade. Nous avons accédé à la requête de nous joindre à un effort multinational rassemblant des contingents d'Antigua, de la Barbade, de la Dominique, de la Jamaïque, de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent et des Etats-Unis. [...] Les objectifs des Etats-Unis sont clairs : protéger nos propres citoyens, faciliter l'évacuation de ceux qui veulent partir et contribuer à la restauration d'institutions démocratiques à la Grenade.¹⁸

L'intervention musclée de troupes militaires provenant de six pays membres de l'OECO, connus à l'époque pour leur position pro-américaine, porte le signe du camouflage et de la coercition politique. Faute de pouvoir arriver à sa phase de maturité, la révolution grenadienne qui avait déjà entamé une transformation en profondeur des structures socioéconomiques locales, venait d'être avortée. L'occupation militaire de la coalition américano-caraïbe de deux mois marqua le début d'une autre phase de la vie politique grenadienne, désormais placée sous le signe de l'autocensure.

3. L'ART ET LA CENSURE : IMAGES DU DEUIL IMPOSSIBLE

Au lendemain de l'assassinat, soit le 20 octobre 1983, le Conseil Révolutionnaire Militaire (RMC) s'attribua tous les pouvoirs de police. Le peuple grenadien se retrouva alors privé de toute possibilité d'infléchir le cours de l'histoire. Cette montée en puissance de la répression fut reçue par la population comme une leçon magistrale de soumission. Les petites gens comprirent alors que Bishop les avait peut-être induits en erreur : le pouvoir n'avait jamais été placé entre les mains des organisations populaires et des travailleurs qui formaient autrefois la base des organes démocratiques de la Révolution grenadienne. Le ministère de la culture, désormais placé sous tutelle de l'armée américaine se fait maintenant le relais d'une vaste entreprise de propagande, de camouflage et de censure. Une photographie anonyme datant du 28 octobre 1983 montre une mère de famille interpellée par des GIs qui soutiennent une pancarte portant l'inscription « Communism stops her. » Trait d'humour grimaçant, illustrant parfaitement ce que Bourdieu désigne comme « la contradiction spécifique du discours idéologique qui, tirant son efficacité de sa duplicité, ne peut exprimer légitimement l'intérêt de classe ou de fraction de classe que sous une forme qui le

¹⁷ Voir l'introduction de l'ouvrage *Why the U.S. invaded Grenada: Maurice Bishop Speaks to U.S. Workers*, Pathfinder Press, New York, novembre 1983, p. 3. Texte original : "In the first such airborne invasion since Vietnam, nearly 2,000 U.S. Marines and Army Rangers stormed the tiny island of Grenada October 25. This naked and unprovoked aggression reveals the hatred of the U.S. ruling class for the example of Grenada set in 1979, when it became the first Black country in the world to carry a socialist revolution."

¹⁸ Ronald Reagan, discours du 25 octobre 1983 sur le débarquement à la Grenade, reproduit par le *New Times* dans son numéro du 26 octobre 1983. Texte original : "On Sunday, Oct. 23, the United States received an urgent, formal request from five member nations of the Organization of Eastern Caribbean States to assist in a joint effort to restore order and democracy on the island of Grenada. We acceded to the request to become part of a multinational effort with contingents from Antigua, Barbados, Dominica, Jamaica, St. Lucia, St Vincent and the United States. [...] The United States objectives are clear – to protect our own citizens, to facilitate the evacuation of those who want to leave and to help in the restoration of democratic institutions in Grenada."

dissimule ou le trahit. »¹⁹ Derrière la bienveillance hypocrite des slogans politiques se cache la violence de la censure. Finis, les rassemblements populaires qui faisaient autrefois la fierté des dirigeants communistes. Pourchassés jusque dans l'intérieur des terres, les dissidents furent convaincus *manu militari* de prêter allégeance au nouveau modèle nord-américain. Face à la dureté de cette répression, le rêve de la révolution cubano-grenadienne se dissipa encore plus vite que celui de Julien Fédon. Et pourtant, les mémoires en portent encore l'empreinte.

L'occupation militaire américaine qui dura deux mois après le débarquement du 25 octobre 1983 fut le théâtre d'une grande opération de lavage de cerveau. L'opération « Urgent Fury » avait été lancée par Ronald Reagan au prétexte de protéger les intérêts des peuples et de « restaurer des institutions démocratiques » à la Grenade. Mais la réalité était bien moins reluisante : des défenseurs de Bishop furent poursuivis et parfois exécutés. Beaucoup disparurent sans laisser de trace. Ce fut d'ailleurs le sort réservé aux corps de Bishop et de ses collègues. Une photo datant du 25 octobre 1983 montre des GI's en train de transporter les sacs contenant les restes des corps brûlés au Gasoil par les acolytes d'Hudson Austin.

Manifestement, il était dans l'intérêt de Coard, commanditaire de l'assassinat, de veiller à ce qu'aucun fragment permettant d'identifier le corps de Bishop et de ses compagnons d'infortune ne puisse tomber aux mains d'éventuels investigateurs. Ce travail de sape a visiblement bien été accompli vu qu'aucune trace n'a été retrouvée à ce jour. Ce tabou, entretenu par les américains, qui favorisèrent l'extradition de l'ex-ministre du territoire grenadien, est sans doute à l'origine de l'ethos surmoïque qui domine encore la conscience esthétique des artistes grenadiens contemporains. Pour l'heure, il paraît malaisé de produire la moindre conclusion qui puisse paraître pertinente, au regard des réticences affichées par les plasticiens et les personnes qui comptaient autrefois au nombre des proches du NJM, ou du cercle des proches de Bishop. Reconstituer la mémoire esthétique et politique collective semble aujourd'hui aussi difficile que de recomposer le corps de Bishop à partir de restes introuvables. Dans de telles conditions comment aborder l'épreuve d'un deuil empêché ? Quand l'archive historique s'avère lacunaire, il appartient aux artistes et littérateurs d'offrir au peuple. D'où la question : comment les artistes et les institutions culturelles ont-ils réagi à ces événements ?

Dans un article publié en 2013, la chercheuse trinitadienne Suelin Low Chew Tung tente de résoudre cette énigme, en rapportant l'expérience de sa propre rencontre avec les artistes qui ont vécu les événements de la révolution grenadienne²⁰. Elle part du constat que pendant les années de la Révolution grenadienne – que ce soit par désintérêt, en réaction aux intimidations du gouvernement, ou par simple allégeance à la cause révolutionnaire – les artistes grenadiens semblaient frappés de mutisme. Ils n'arrivaient pas à exprimer ou à commenter par le biais des arts visuels ce qui se passait dans leur pays. Ces propos confirment les observations de Verle Poupeeye, auteur d'un ouvrage de référence sur la question²¹ : beaucoup de paysages révolutionnaires d'Haïti, de Cuba, du Nicaragua et du Mexique ont été peints, puis exposés par leurs auteurs à la face du monde. Grâce à leur travail, pléthore d'œuvres ouvertement politiques ont pu circuler. Mais, nous dit Low Chew Tung, l'histoire de l'art contemporain à la Grenade n'a pas eu droit à un tel traitement, à quelques exceptions près.²²

L'un des exemples les plus emblématiques du militantisme artistique grenadien appartient au monde de la photographie. A l'instar du célèbre Sebastião Selgado, l'artiste-photographe Jim Rudin²³ a été

¹⁹ Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001, p. 376.

²⁰ Suelin Low Chew Tung, "Painting the Grenada Revolution", in *Social and Economic Studies*, vol. 62, n° 3/4, Sept./Déc. 2013, p. 141-154.

²¹ Voir Verle Poupeeye, "Revolution, Anti-Imperialism and Race Consciousness" in *Caribbean Art*, Londres, Thames and Hudson, 1998, p. 111-142.

²² S. Low Chew Tung, *op. cit.*, p. 111.

²³ Bien qu'étant originaire de New York, et donc américain, Jim Rudin fait partie des mémoires photographiques et picturales de la Grenade. Il est l'actuel propriétaire de la galerie Yellow Poui (nom d'un arbre endémique à la région dont l'importante floraison évoque celle du flamboyant jaune) où Suelin Low Chew Tung a exposé plusieurs de ses tableaux.

l'un des rares à se dévouer corps et âme à la cause mémorielle. Au risque de sa vie, il a constitué un répertoire de fresques sociales impressionnantes, et de tranches de vie, dont certains clichés pris dans des conditions extrêmes. Une de ses photos, portant le titre *US Soldier On The Esplanade, Grenada 1983*, a été obtenue en prenant des risques inconsidérés²⁴. Œuvre immense par le talent, le courage et la précision du détail, la collection photographique de Rudin fait aujourd'hui office d'historiographie visuelle, confirmant ainsi l'idée que l'artiste peut au besoin suppléer l'historien²⁵. Mis à part les rarissimes chroniques de la « Révo » produites par une poignée d'artistes très courageux, et dont les œuvres sont faiblement exposées sur la scène internationale, il semble n'exister aucune autre collection, digne de ce nom, faisant l'inventaire et l'analyse des phénomènes culturels et événements personnels survenus dans cette période²⁶. Trois décennies après la fin de la Révolution, cette béance incite à croire, selon Low Chew Tung, en ce qui concerne les traces artistiques locales en tout cas, que la Révolution grenadienne n'a jamais existé²⁷. L'artiste affirme avoir eu l'impression « qu'il y avait très peu, voire aucune œuvre d'art documentant ce qui s'était passé dans les villes et dans les zones les plus reculées du pays. »²⁸ Mais un coup de théâtre survient. Voici que le Conseil des Arts de la Grenada (le Grenada Arts Council) – une organisation artistique non-gouvernementale établie depuis 1964 –, lance un appel à contributions aux artistes locaux au début de 2011 pour revisiter les années révolutionnaires.

L'idée sous-jacente était d'inciter les artistes grenadiens à produire des œuvres destinées à une exposition qui porterait le nom « Grenade 1979-1983, la révolution : perspectives artistiques ». Ce projet était censé faire naître un espace d'expression à leurs sentiments et refléter leurs points de vue sur la révolution, ses objectifs, sa défaite et son legs. Suelin Low Chew Tung avait été désignée commissaire de cette exposition.

Le vernissage devait avoir lieu dans la Galerie située à Young Street, une rue très passante de St George. Était-ce un signe du hasard ou de la providence si le groupe de 17 personnes inculpées du meurtre de Bishop et ses amis venait de bénéficier d'une remise de peine quelques mois plus tôt, et avaient donc été libérées ? Quoi qu'il en soit, un très grand nombre d'artistes se désistèrent à la dernière minute, pour des raisons futiles. Beaucoup de gens tentèrent de la dissuader d'aller jusqu'au bout, en lui disant que les prisonniers relaxés viendraient la chercher chez elle « pour lui régler son compte »²⁹. Mais Chew Tung ne se laissa pas démoraliser pour autant et poursuivit son projet jusqu'à son terme, ce qui permit à moins d'une dizaine d'artistes de produire leurs œuvres et de se faire un nom.

Comment expliquer, alors, l'absence des autres ? Pour l'artiste grenadienne Trish Bethany³⁰, cette carence traduit davantage une autocensure, voire une crainte de réveiller les blessures du passé : « Les gens ont enduré la Révo – ils ont serré les dents et ils l'ont endurée. Les artistes de cette époque n'étaient pas particulièrement intéressés par l'idée de figer les images brutes de ce qui se passait, ou de ce qu'ils pensaient qui se passait. »³¹

²⁴ Voir Nicole Phillip-Dowe & John Angus Martin (dir.), *Perspectives on the Grenada Revolution*, Newcastle-Upon-Tyre, Cambridge Scholar Publishing, 2017, fig. 8-6, p. 106.

²⁵ Pour une analyse en contexte des relations méta-critiques entre l'œuvre photographique et son titre, voir M. Godfrey, « The Artist as Historian », *October*, vol. 120, hiver 2007, p. 140-172.

²⁶ Le nom de Doliver Morain est une exception notable à cette règle. Morain est un artiste populaire au tempérament réservé, qui vit à l'écart de la ville dans son atelier situé en pleine campagne. Une des rares entrevues accordées aux médias se trouve sur le Web : <https://www.youtube.com/watch?v=aQd3vJlvpTA> (page consultée le 11/03/2017). On y voit une de ses œuvres, commentée par l'artiste, où Bishop figure en position de martyr, les poings liés avant son exécution imminente. Une importante partie de son travail est consacrée à la mémoire de « Bish », qu'il évoque toujours avec émotion et admiration.

²⁷ S. Low Chew Tung, *op. cit.*, p. 141

²⁸ *Ibidem.*

²⁹ *Ibid.*, p. 142.

³⁰ Trish Bethany a été récipiendaire du prix spécial décerné par le Grenada Arts Council en 1980 et en 1984. Certaines de ses œuvres, dont « Memorial to Simon : 'For peace comes dropping slow' » (1984), sont exposées à la Marrshow Memorial Library.

³¹ *Ibid.*, p. 145. Nous traduisons.

Il est intéressant de noter à ce sujet que la répression des artistes dissidents, ou trop indiscrets, était bien réelle. L'emprisonnement en 1979 de l'aquarelliste et dessinateur Michael Donelan (décédé en 2007) en est un exemple tangible. Jusqu'à ce jour, l'emplacement de ses croquis et esquisses représentant des scènes de Carénage sous le joug de la révolution demeure inconnu. Seules quelques aquarelles semblent avoir survécu à la censure des régimes politiques succédant à celui de Bishop. Quelques œuvres dont celle d'Oliver Murray ont été retrouvées, dont une aquarelle de 1983. L'inventaire du réel artistique et historique reste à faire.

En tout cas, ce qui est particulièrement saisissant quand on observe l'histoire récente des arts à la Grenade, c'est le silence entretenu autour de la mémoire de la révolution. Ce silence est partout, mais ne demande qu'à rejoindre les oubliettes d'un temps révolu, car comme dit Carl Jung, « le secret tue ».

L'avenir dira si l'ouverture du gouvernement actuel sera propice la libération de la parole artistique et que les plus frondeurs des plasticiens pourront se réapproprier l'élan libertaire de leurs prédécesseurs pour faire un avec leur passé. La fille du défunt « Bish » a donné récemment un exemple héroïque du pardon nécessaire pour faire honneur à la mémoire de son père, mais aussi pour entamer un travail d'auto-guérison³². Elle confie, lors d'une conférence de presse publique, que tous ses efforts pour reconstituer les reliques de son père, doivent maintenant être sublimés pour cerner et traiter le mal dont elle souffre, avec l'ensemble de la population grenadienne :

Je ne reviendrai pas sur chaque larme qui a été versée, ni sur chaque nuage noir enveloppant la disruption sociale psychologique qui a dévasté nos vies, à cause de la mort prématurée de mon père. Je n'évoquerai pas la peine ni le remords que nous avons vécus parce que mon père s'est vu refuser la simple consolation d'un enterrement digne. En fait, mes efforts pour trouver les restes de mon père sont déjà bien documentés. [...] Maurice Bishop m'a appris que l'amour peut faire une différence en ce monde. Son amour a changé le quotidien de grenadiens ordinaires qui n'avaient jamais eu accès à l'éducation, aux soins médicaux, ni même à la perspective d'une transformation dans leurs vies. Cet héritage qu'il nous a laissé, à nous, ses compatriotes grenadiens bien-aimés, [n'est] pas seulement le signe de réformes sociales, mais un phare et un défi pour notre jeunesse.³³

Les derniers mots de ce vibrant hommage s'adressent à l'ensemble de la jeunesse, et en particulier à sa frange créative, porteuse en son sein du principe de sublimation artistique. Comme le dit souvent l'artiste martiniquais Christian Bertin, « pouvoir nommer la blesse, c'est déjà commencer à la guérir »³⁴. Une pensée généreuse qui entre en résonance avec la préface au *Cahier d'un retour au pays natal*, signée par André Breton : « tout grand art, vaut au plus haut point par le pouvoir de transmutation, qu'elle met en œuvre et qui consiste, à partir des matériaux les plus déconsidérés, parmi lesquels il faut compter les laideurs et les servitudes mêmes, à produire on sait assez que ce n'est plus l'or la pierre philosophale mais bien la liberté. »³⁵ Dans cet ordre d'idées, il serait sans doute souhaitable d'adresser un vœu aux muses de l'histoire et des arts : puissent-elles guider les pas des hommes épris de justice et de vérité, afin qu'ils retrouvent les restes de Bishop et que le deuil national, si longtemps occulté, puisse enfin se faire dans la paix. Alors, peut-être la *blès* se refermera, et l'art grenadien libre, nourri de mémoire collective, pourra enfin s'ouvrir au monde.

³² Nadia Bishop, "Inside Grenada" discours prononcé le 29 juin 2007, et mis en ligne à l'adresse électronique suivante : <http://www.grenadianconnection.com/Grenada/ViewNews.asp?NID=5252&CID=15008&TC=1084&EP=614&yr=2007&Cat=0000&Sch=> (page consultée le 7 mai 2017).

³³ Nadia Bishop, *op. cit.* Texte original : "I will not go through every tear that was shed, or each dark cloud of social and psychological disruption that ravished our lives due to the early death of my father. I will not discuss the grief and remorse we experienced because my father was denied even the simple consolation of a respectful burial. In fact, my efforts to find my father's remains are already well documented. [...] Maurice Bishop taught me that love can make a difference in the world. His love made a difference in the lives of ordinary Grenadians who had never before had access to education, to health care, to a transformative vision for their lives. This legacy he has left his beloved Grenadians, not only in the form of social reforms, but as a beacon and a challenge to our youth."

³⁴ Christian Bertin, propos recueillis par nos soins lors d'une entrevue.

³⁵ André Breton, « Un grand poète noir », in Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, préface à l'édition de 1947, p. 78.

BIBLIOGRAPHIE

BERTIN, Christian, « La blessé : meurtrissure, césure, épure », entretien avec Frédéric Lefrançois (2017). [Texte non publié.]

BISHOP, Maurice, « U.S. Hands Off Grenada ! » in M. Bishop (dir.), *Why the U.S. invaded Grenada: Maurice Bishop Speaks to U.S. Workers*, Pathfinder Press, New York, novembre 1983. [Ouvrage publié à titre posthume]

BISHOP, Maurice, *In nobody's backyard: Maurice Bishop's speeches, 1979-1983 : a memorial volume*, Zed Books, 1984. [Ouvrage publié à titre posthume]

BISHOP, Nadia, “Inside Grenada” discours prononcé le 29 juin 2007, en ligne à l’adresse suivante : <http://www.grenadianconnection.com/Grenada/ViewNews.asp?NID=5252&CID=15008&TC=1084&EP=614&yr=2007&Cat=0000&Sch=> (page consultée le 7 mai 2017)

BRIZAN, George, *Grenada, island of conflict: from Amerindians to people's revolution, 1498-1979*, Zed Books, 1984.

BOURDIEU, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.

BRETON, André, « Un grand poète noir », in Aimé Césaire, *Cahier d’un retour au pays natal*, préface à l’édition Bordas, Paris, 1947.

COX, Edward, “Fedor's Rebellion 1795-96: Causes and Consequences”, *The Journal of Negro History*, Spring 1982, vol. 67, n° 1.

FANON, Frantz, *Pour la révolution africaine. Écrits politiques*, Paris, La Découverte, 2006.

GARRAWAY, D.G., *A Short Account of the Insurrection of 1795-96*, St. George's, Grenade, 1877.

GODFREY, Mark, « The Artist as Historian », *October*, MIT Press, vol. 120, hiver 2007, p. 140-172.

HAY, John, *Narrative of the Insurrection that Took Place in the Island of Grenada in 1795*, Londres, 1823.

JACOBS, Curtis, “The Fédons of Grenada, 1763-1814”, University of the West-Indies (Cave Hill), Grenada Conference, communication tenue en 2002. Texte mis en ligne par UWI en 2002, à l’adresse <http://www.open.uwi.edu/sites/default/files/bnccde/grenada/conference/papers/Jacobsc.html> (page consultée le 15 juin 2017).

KITCHIN, Thomas, *The Present State of the West-Indies: Containing an Accurate Description of What Parts Are Possessed by the Several Powers in Europe*, publié par R. Baldwin, Londres, 1778.

LOW CHEW TUNG, Suelin, “Painting the Grenada Revolution”, in *Social and Economic Studies*, vol. 62, n° 3/4, Sept./Déc. 2013, p. 141-154.

PHILLIP-DOWE, Nicole, & MARTIN, John Angus (dir.), *Perspectives on the Grenada Revolution*, Newcastle-Upon-Tyre, Cambridge Scholar Publishing, 2017

POUPEEYE, Verle, *Caribbean Art*, Londres, Thames and Hudson, 1998.

REAGAN, Ronald, discours du 25 octobre 1983 sur le débarquement à la Grenade, reproduit par le New Times dans son numéro du 26 octobre 1983.